



HAL
open science

Mwaka kogwa Makunduchi ou la "mise en tourisme" de la culture d'une communauté rurale du sud de Zanzibar

Odile Racine-Issa

► **To cite this version:**

Odile Racine-Issa. Mwaka kogwa Makunduchi ou la "mise en tourisme" de la culture d'une communauté rurale du sud de Zanzibar. Françoise Le Guennec-Coppens, David Parkin. Autorité et pouvoir chez les Swahili, Karthala, pp.203-219, 1998. hal-00346397

HAL Id: hal-00346397

<https://hal.science/hal-00346397>

Submitted on 11 Dec 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MWAKA KOGWA MAKUNDUCHI OU LA « MISE EN TOURISME » DE LA CULTURE D'UNE COMMUNAUTE RURALE DU SUD DE ZANZIBAR¹

Odile RACINE-ISSA

Le *mwaka kogwa* littéralement « le bain de l'année », qui se déroule à Makunduchi, est de nos jours une des plus grande fêtes de Zanzibar. À l'origine cette cérémonie ne concernait que les habitants de la région mais dans les années quatre-vingts, le parti au pouvoir lui accorda une grande importance alors que, dans d'autres campagnes, des fêtes identiques étaient laissées dans l'ombre. Depuis 1994 le *mwaka kogwa* de Makunduchi est présenté comme une attraction touristique. Mon intention ici est de faire une présentation succincte de son déroulement puis de proposer une interprétation de chacune de ces étapes religieuse, politique et commerciale.

1. Le déroulement des cérémonies

1.1 La fête traditionnelle

Le *mwaka kogwa* est une célébration du Nouvel An qui a lieu tous les 365 jours. Cette fête était autrefois le point culminant d'un ensemble de cérémonies aujourd'hui disparues, les *miganga ya ch'i* ou « médecines du pays », qui se déroulaient tous les trois mois et dont la fonction était de purifier le pays. À cet ensemble de mesures prophylactiques pouvait s'ajouter un rituel curatif observé en cas de difficulté, lors d'une autre catastrophe naturelle par exemple. On procédait alors à un « lavage » (*fuo*) du pays lors d'une cérémonie appelée *shomoo*². Le dernier a eu lieu pendant la sécheresse de 1994, après une dizaine

¹ Paru dans F. Le Guennec-Coppens et D. Parkin (Eds), 1998, *Autorité et Pouvoir chez les Swahili*, Paris, Karthala, IFRA, p. 203- 219 sous le titre « La mise en tourisme du *mwaka kogwa* ».

² On considère en effet que, si un malheur s'abat sur le pays, c'est à cause de la méchanceté des hommes qui souillent le sol en enfouissant des objets maléfiques ou sales (*mambo machafu*) afin de nuire à leurs ennemis. Ce sont ces impuretés qui empêchent la pluie de tomber. Le « faiseur de pluie », le *mganga* ou médecin traditionnel, spécialiste de ce rituel, conduit un cortège à travers tout le pays et extrait du sol des objets ensorcelés. Sur le *shomoo* voir O. Racine, 1992.

d'années d'interruption.

Les *miganga ya chi* comportaient des propitiations dans les *mizimu*³ qui sont des lieux de cultes situés dans des bosquets où personne ne doit se rendre sans être accompagné par le responsable du culte, le *mvyalet*⁴. Ces *mizimu*, sont les demeures des esprits⁵ et correspondent le plus souvent à des tombes. Il s'agit probablement d'un culte des ancêtres dont les habitants de Makunduchi n'ont plus un souvenir précis⁶. Chaque individu est cependant en mesure de citer deux à quatre *mizimu* auxquels il est rattaché par ses lignages.

Les cérémonies traditionnelles du *mwaka* se déroulent en deux temps. Une semaine avant la fin de l'année, les festivités commencent par une visite à Majipeponi⁷, une grotte située assez loin des habitations sur la côte sud-est. Ce *mzimu*, le plus important du pays, est la demeure des *wamavua*⁸, les esprits protecteurs de Makunduchi. Ces derniers fêtent alors le Nouvel an en compagnie des grands esprits de Nungwi⁹. Seuls les *wavyale* de Majipeponi sont admis à cette célébration. Six jours plus tard, les cérémonies reprennent. Les *wavyale* et tous les chefs de familles se regroupent pour faire des sacrifices dans les *mizimu* auxquels ils sont rattachés. Le soir les *wavyale* masculins du grand *mzimu* se réunissent à Kae Kuu¹⁰ où ils récitent des prières¹¹ et font des offrandes. Il semblerait que

³ Singulier, *mzimu*.

⁴ Ce terme, désigne « celui qui a été mis au monde », vient du verbe *kuvyaa* qui en kikae, le dialecte de Makunduchi, signifie « se reproduire ».

⁵ *Mzimu* désigne aussi bien le lieu que l'esprit qui l'habite.

⁶ Voir O. Racine, 1994 : 168.

⁷ « Le lieu des grands esprits ».

⁸ W.H. Ingrams (1967 : 486-487) a proposé d'interpréter leur nom comme étant la construction de *wana wa mvua* « les enfants de la pluie ».

⁹ Nungwi est un village situé à la pointe nord de l'île d'Unguja.

¹⁰ Kae Kuu « L'installation principale » est le nom d'un quartier (*kiambo*) situé dans la moitié sud du pays de Makunduchi non loin de la route qui le partage en deux. Il comporte un grand terrain, libre de toute habitation, où se trouvent deux *mizimu*, un grand et un petit. Kae est le nom par lequel ses habitants désignent Makunduchi. Ils rapprochent ce terme de celui de *kiambo* que j'ai traduit par « quartier » et emploient les deux pour désigner « les habitations » par opposition aux champs et à la brousse. Le terme Kae, il est sans doute construit sur la même racine que *kukaa* « demeurer, résider ». Kae Kuu signifie donc « l'habitation principale » ou « l'habitation ancienne ».

les cérémonies durent toute la nuit¹².

Le lendemain a lieu la fête dite publique. Vers 11 heures, la foule commence à se rassembler à Kae Kuu. Les hommes, dont certains sont déguisés en femmes, forment des groupes armés de spathes de feuilles de bananiers avec lesquelles ils se battent. Les femmes se regroupent de leur côté et font le tour du terrain en courant et en chantant des chants licencieux auxquels les hommes répondent sur le même registre. Vers midi, dans la partie ouest de Kae Kuu, des *wavyale* construisent une hutte de paille de forme conique, construite pour la circonstance. L'un d'entre eux y pénètre et fait une offrande de miel et de petits gâteaux¹³ puis se cache à l'intérieur. Les femmes resserrent alors leur cercle en continuant leur course et en chantant :

| | |
|-----------------------------|-----------------|
| Kipindupindu | « Choléra |
| Haya pindukia ¹⁴ | Allez tourne. » |

11 D'après Wali wa Ali, le responsable du *mwaka*, l'une des prières est la suivante :

| | |
|-------------------------------------|--|
| <i>Ee ! Mwenyezi Mungu ninaomba</i> | « Oh ! Dieu Tout-Puissant je demande, |
| <i>Ee ! Mwenyezi Mungu ninaomba</i> | Oh ! Dieu Tout-Puissant je demande, |
| <i>Kwa baraka za mahala hapa</i> | Pour la prospérité de ce lieu, |
| <i>Mwenyezi Mungu utukubalie</i> | Dieu Tout-Puissant exauce-nous, |
| <i>Kwa baraka ya karne za wazee</i> | Avec la bénédiction des ancêtres des siècles passés, |
| <i>Kama walivyokuwa wakija</i> | Comme lorsqu'ils venaient |
| <i>Mahala hapa, ninaomba</i> | En ce lieu, je demande |
| <i>Mfanze kazi iliyokuwa hapa</i> | Que vous fassiez le travail qu'il y a ici, |
| <i>Mukimbize maadui</i> | Que vous chassiez les ennemis |
| <i>Wanaokuja katika mji.</i> | Qui viennent dans la ville. » |

La dernière partie de cette prière, où les verbes sont au pluriel, est un appel à l'aide adressé aux bons esprits pour qu'ils se chargent des mauvais.

12 Le détail est difficile à établir. Il semble que beaucoup considèrent comme encore vrai ce qui se pratiquait autrefois mais a aujourd'hui disparu.

13 Il s'agit de petits biscuits ronds et triangulaires qui symbolisent les deux sexes.

14 *Kipindupindu* signifie « choléra », une des maladies les plus redoutées dans la région et dont l'objectif des *miganga ya ch'i* est justement de se protéger. Le verbe *kupindukia* est construit à partir du même radical et signifie « tomber à la renverse », il est dérivé du verbe *kupinda*



**BI MARYMA FADHIL PANDU
AU PETIT MZIMU DE KAE KUU DURANT LE *MWAKA KOGWA* DE 1994**

« tourner » qui a donné le terme *mapinduzi* « révolution » qui, en swahili comme en français, s'emploie aussi bien dans le domaine politique qu'en astrologie. D'après les habitants de Makunduchi, *kupindukia* signifie « passer d'une année à l'autre. »



KAE KUU : MWAKA KOGWA DE 1995

HOMMES PRETS A SE BATTRE

Le feu est mis à la hutte d'où le *myvale* sort précipitamment pour se réfugier dans les bosquets en direction de l'est pendant que la foule lapide la hutte. La fête religieuse est alors terminée et les participants rentrent chez eux se laver, se changer et déjeuner tandis que les étrangers se dirigent vers la plage pour y passer l'après-midi.

1.2. Les cérémonies politiques

Depuis une dizaine d'années, un rituel politique, qui fait maintenant partie intégrante de

la fête, s'est greffé sur cette tradition. Chaque année, un hôte officiel (*mgeni rasmi*), choisi parmi les



KAE KUU : MWAKA KOGWA DE 1994
L'ARCHE DE FEUILLES DE COCOTIER

plus hautes personnalités du parti ou de l'État, y participe¹⁵. Généralement, l'homme

¹⁵ Sur la liste des invités depuis 1985 et sur le Comité du *mwaka* (*Baraza la mwaka*) voir O. Racine, 1994 : 173. En 1994, l'invité était le Président de la République Unie de Tanzanie, Ali Hassan

politique arrive un peu avant 13 heures à Makunduchi où il est reçu par les notables avant de se rendre à Kae Kuu où la foule est déjà rassemblée. Depuis quelques années on érige une arche constituée de feuilles de cocotier et barrée d'un ruban que l'invité d'honneur coupe cérémonieusement tandis que photographes, cameramen et preneurs de son se bousculent autour de lui. Puis, suivi de son cortège personnalités, il franchit le seuil du portique et fait une visite à chacun des *mizimu* de Kae Kuu où les *wavyale* demandent en sa faveur protection et prospérité. Il se rend ensuite à Msikiti Kichaka¹⁶, un *mzimu* situé à proximité de la route qui sépare la partie nord de la partie sud du pays et termine son périple au siège du parti, ou bien dans un local aménagé pour la circonstance, où il fait une allocution devant un parterre de personnages influents et de notables invités par la section locale du CCM (*Chama cha Mapinduzi*), le parti au pouvoir. Enfin, avant de repartir, il se repose et, depuis deux ans, assiste à un spectacle.

Mwinyi, en 1995 ce fut son épouse Bi Siti et, en 1996, le ministre de l'Education de Zanzibar, Ramadhani Mapuri.

¹⁶ Littéralement « la mosquée du bosquet ».



KAE KUU : MWAKA KOGWA DE 1994
ALLY HASSAN MWINYI, MGENI RASMI

1.3. La fête commerciale

Depuis une dizaine d'années, les aspects commerciaux de la fête se sont énormément développés. Autrefois, le soir, des danses s'organisaient spontanément dans les quartiers (*viambo*)

De nos jours, les réjouissances se déroulent dans le cadre d'une grande fête « foraine » installée dans les quartiers de Kiongoni et de Koba. C'est l'occasion pour les plus entrepreneurs de gagner un peu d'argent en vendant des sodas, des beignets, des

brochettes et des frites. D'autres organisent des loteries tandis que les enfants s'adonnent à des jeux de hasard et que les jeunes gens dansent au son de la musique disco ou des airs zaïrois. Cette fête, qui dure maintenant quatre nuits, donne au Comité d'organisation du *mwaka* (*Baraza la Mwaka*)¹⁷ l'opportunité de faire un bon chiffre d'affaires. En effet, cet organisme, issu de l'initiative de quelques notables locaux, loue aux petits forains occasionnels les emplacements sur lesquels ils installent leurs stands et prélève une taxe sur les véhiculent des non résidents qui affluent le premier jour.



MWAKA KOGWA 1994

¹⁷ Sur sa composition voir O. Racine, 1994 : 172-173.

DANSES FOLKLORIQUES INDIENNES

Pour la première fois en 1994, le Ministère du Tourisme et de la Culture ajoutait au programme la présentation de danses folkloriques indiennes, chinoises et allemandes qui furent exécutées en milieu d'après-midi dans un pré à proximité de la fête foraine. Cette manifestation, dont le public, peu nombreux était, était essentiellement composé de notables de l'île et d'experts européens de la culture assis sur des chaises à l'ombre d'une bâche servant de tribune d'honneur, fut incluse dans la semaine du premier Festival International des Arts et de la Culture de Zanzibar. En 1995 et en 1996, un *shomoo*, réduit à un spectacle de prestidigitation, fut présenté¹⁸.

Ces différentes activités, rituelles, politiques, commerciales qui se succèdent et se juxtaposent correspondent à des objectifs multiples auxquels la fête doit répondre.

2. Une fête paysanne

Les cérémonies traditionnelles se sont beaucoup simplifiées depuis un siècle¹⁹ mais leur observation, revue à la lumière des explications des *wavyale*, permet d'en retrouver les éléments essentiels. Le *mwaka* marque un passage : la mort de l'année et sa renaissance. Certains constitutifs de cette cérémonie sont comparables à ceux observés à la même occasion chez les Luguru²⁰ et sont semblables à ceux suivis autrefois à Zanzibar lors de la naissance et de la mort des êtres humains. L'importance des *mizimu* dans les rites du *mwaka* laisse penser qu'il était à l'origine un culte des ancêtres aujourd'hui tombé en désuétude²¹. Cette hypothèse est corroborée par le fait que cette célébration (tout comme

¹⁸ Traditionnellement, dans le *shomoo*, la puissance et l'adresse du « faiseur de pluie » se traduisaient par sa capacité à extraire du sol les choses les plus invraisemblables - pieuvres vivantes, œufs tournant comme des toupies, etc. - qui prouvaient que le mal avait été déterré. En devenant un spectacle, le *shomoo*, réduit à une technique, a perdu sa charge émotionnelle magique et merveilleuse.

¹⁹ On en retrouve des descriptions dans W.H. Ingrams, 1924 ; 1967 ; J. Gray, 1954 ; J.S. Trimmingham, 1964.

²⁰ Notamment les danses sur la tombe d'un ancêtre. Pour Makunduchi voir J. Gray, 1954 et pour les Luguru et les Kaguru, voir T.O. Biedelman, 1963 : 360.

²¹ Voir O. Racine, 1994 : 171-172.

le *shomoo* avec lequel certains informateurs font parfois la confusion) contient des éléments de culte de fécondité, tels les chants obscènes des femmes lors de la fête publique²². Quant aux esprits des *mizimu* ordinaires, qui sont surtout consultés pour des problèmes de stérilité et d'éducation, ils étaient, au siècle dernier, l'objet de toute l'attention des hommes puisque ceux-ci leur offraient une partie de leurs récoltes²³. Encore de nos jours, les *wavyale* disent que les *wamavua* doivent être tenus au courant de toutes les naissances puisqu'ils attribuent des prénoms aux nouveau-nés. De plus, ce sont eux qui ont transmis les remèdes contre la stérilité aux ancêtres de Bi Maryam Fadhil Pandu²⁴. Enfin, tout le monde sait encore à Makunduchi, que lorsqu'il vente durant les quarante jours précédant le *mwaka*, c'est parce que les *Wamavua* se déplacent.

Cependant, si le *mwaka* peut faire penser à un culte de fécondité intrinsèquement lié à un culte des ancêtres, il n'est plus perçu comme tel de nos jours. Les *mizimu* et les *wamavua* sont considérés comme des intermédiaires auprès de Dieu. Humains et esprits ne sont plus conçus comme des êtres de nature identique passant alternativement d'un état à l'autre, mais comme deux créatures de Dieu créées séparément et de nature distincte. Avec l'islam, la communauté a considérablement élargi son horizon social puisqu'elle ne se limite plus à un groupe de lignages mais est englobée dans la communauté des croyants (*umma*).

Le passage d'une tradition à l'autre s'est fait par la superposition d'éléments nouveaux sur des anciens. A Kae cette évolution se traduit par la présence d'un *mzimu* atypique, jamais mentionné dans les récits des premiers voyageurs : Msikiti Kichaka « La Mosquée du Bosquet ». Les particularités de ce *mzimu* sont, d'une part, de ne pas être une demeure mais un lieu de culte pour les esprits eux-mêmes et, d'autre part, de n'appartenir à aucun lignage particulier. Il est le *mzimu* de tous les habitants de Makunduchi et les *wakuu wa ch^{hi}*, « autrement dit les « chefs de quartiers » (*viambo*), en sont les responsables.

Un autre fait nouveau concerne la place de la femme dans les cérémonies du *mwaka*.

²² E.E. Evans Pritchard (1971 : 68-72) montre en quoi ces comportements sont recommandés, sinon nécessaires, dans un grand nombre de rituels de deuil et de fécondité. Voir aussi T. Mc Vicar, 1945 : 29-34 ; W. Turner, 1990 : 81.

²³ A. Germain, 1868 : 555.

²⁴ Maryam Fadhil Pandu, le 23/5/91 et le 3/7/91 ; Sabahani Haji, le 4/12/89 ; Nahodha Haji, le 31/12/89 ; Haji Vuai Mdachi, le 3/12/89. Sur cette légende voir aussi O. Racine-Issa, 2002 : 153-165.

Alors que selon certains auteurs²⁵ elle était autrefois très importante, elle est maintenant devenue tout à fait secondaire. Une seule femme, Bi Maryam Fadhil Pandu, présente chaque année au petit *mzimu* de Kae Kuu²⁶, continue de jouer un rôle de premier plan. Bien que son autorité soit de plus en plus contestée, elle reste la seule personne capable de fournir des informations logiques et donner un sens aux rituels. Elle est aussi la seule à pouvoir retracer la généalogie des *wavyale* de Majipeponi²⁷. A l'opposé, aucun des *wavyale* masculins n'est en mesure de retracer une généalogie cohérente et, pour cacher leur ignorance, tous se retranchent derrière le secret. De plus, leurs récits sont maintenant fortement marqués d'emprunts à l'islam²⁸. Cette islamisation pourrait expliquer la diminution du rôle des femmes dans le *mwaka* comme dans les sociétés swahili²⁹ car, comme dit P. Caplan :

C'est précisément le mélange de *sheria*³⁰ et de *mila*³¹ qui constitue la culture swahili. Cependant le mélange n'est pas toujours le même - dans certaines régions, la *sheria* est prépondérante aussi bien au niveau de l'idéologie qu'à celui de la pratique. Dans d'autres régions la *mila* est aussi importante. Ces variations peuvent être rattachées à des différences dans les rapports entre les sexes, car là où la *mila* n'est pas importante, les femmes ont tendance à avoir un statut inférieur, alors que les rapports entre les sexes sont beaucoup plus

²⁵ Voir J. Gray, 1954.

²⁶ Bi Maryam Fadhil Pandu est décédée en 1999.

²⁷ Ses informations recourent celles de J. Gray de 1954.

²⁸ Haji Muombwa Haji, le 6/12/89 dit que les *wavyale* se rendent dans les *mizimu* pour y lire le Coran. Pour un film réalisé par la télévision de Zanzibar, les *wavyale* ont accepté de reconstituer le déroulement des cérémonies à Kae Kuu dans la nuit qui précède la cérémonie publique. La version qu'ils donnent est peu crédible. Elle est très appréciée des téléspectateurs citadins, mais les jeunes de Makunduchi auxquels je l'ai présenté, m'ont déclaré que tout y était faux.

²⁹ R.L. Pouwels (1992 : 28) écrit justement : « *There is a strong evidence that women in northern 'shirazi' (pre 1600) towns enjoy much higher status than what increasingly became their lot in later centuries. Coastal traditions, dating from as far as the sixteenth century, and portuguese sources are awash with stories of influential women and queens who played prominent parts in public affairs of the late medieval and early modern towns. They helped oversee important events concerning their kin groups, participated in public celebrations like the 'New year' ceremonies ...* »

³⁰ Loi musulmane.

³¹ Tradition.

égalitaires dans les régions où elle est importante.³²

Les rivalités actuelles entre *wavyale* sont aussi l'expression de cette évolution. Il y a ceux qui, comme Bi Maryam Fadhil, se réclament de la tradition lignagière (*jadi*) et en connaissent les détails. Ce sont des personnes d'un certain âge, originaires des quartiers sud de Makunduchi. Le deuxième groupe est formé essentiellement d'hommes qui, bien que sentimentalement attachés à cette tradition, ne la connaissent que superficiellement. Ces derniers, sensibles à l'ironie des citadins, ont tendance à faire de la surenchère pour affirmer leur piété musulmane. Certains d'entre eux, voyant le bénéfice d'une collaboration avec toute nouvelle forme de pouvoir, se sont laissés influencer par les membres, souvent plus jeunes, d'un troisième groupe. De ces derniers les premiers et les seconds disent :

Ils mentent. Ce sont des jeunes et ils mentent. (...) Mais maintenant un ignorant est le responsable du *mwaka*.³³

C'est une allusion, à peine voilée, est adressée aux membres du Comité du *mwaka* (*Baraza la mwaka*) et plus précisément à son président, Ali Madai, un notable du quartier de Kumbini. Mais en dépit de leurs critiques, tous admettent la remarquable intelligence politique de ce dernier puisque, sans être l'héritier du *mwaka*, il a réussi à en faire une fête politique.

3. Un symbole politique

La fête du Nouvel an, autrefois pratiquée dans toutes les campagnes des îles, ne

³² P. Caplan, 1982: 30. *'It is precisely the blend of sheria and mila which constitutes Swahili culture. However the 'mix' is not always the same - in some areas, the sheria is a paramount both at the level of ideology and at that of practice. In other areas, mila is equally important. These differences can be correlated with differences in gender relations for where mila is unimportant, women tend to have subordinate status, whereas gender relations are much more egalitarian in areas where it is important.* Voir aussi p. 32.

³³ « *Wanasema uongo. Ni vijana na wanasema uongo. (...) Lakini sasa watu wasiofahamu ndo mkuu wa mwaka.* » Ali wa ALi le 1/8/94. Ali Mpemba le 24/7/91 les traitait d'usurpateurs et Bi Maryam Fadhil Pandu le 25/5/91 et le 3/7/91, dénonçait la récupération par le parti.

subsiste plus que dans quelques endroits reculés³⁴. En contrepartie, la fête de Makunduchi a pris une telle importance que des citadins n'y ayant jamais assisté et ignorant tout de son ancrage célèbrent aussi des « *mwaka* »³⁵. Son nom s'est banalisé au point de devenir synonyme de fête annuelle et sa notoriété, loin d'être le fruit du hasard, résulte d'une politique mise en place dans les années quatre-vingts.

Au siècle dernier et jusqu'à l'indépendance le *mwaka* faisait peur aux autorités. Dans les années vingt, il fut interdit par les Britanniques dans la ville de Zanzibar afin de protéger les ressortissants d'origine asiatique. En effet, comme aucun crime commis ce jour là ne pouvait être l'objet de poursuites, les Indiens étaient régulièrement victimes de règlements de comptes³⁶. C'était un jour dit « sans loi » dont il reste une forme atténuée dans les combats des hommes avec des spathes de feuilles de bananiers. En 1961, le gouvernement craignant qu'elle ne soit détournée à des fins politiques³⁷, limita l'accès à la fête de Makunduchi aux habitants de la région sud³⁸. Par contre en 1994, le Président de la République Unie de Tanzanie, Ali Hassan Mwinyi en était l'hôte officiel. A l'évidence la fête a pris une autre signification depuis l'indépendance.

Cet essor date de l'époque de la présidence d'Idriss Abdul Wakil (1985-1990). Ce dernier ne semble pas s'être personnellement attaché à promouvoir son pays d'origine, mais comme les fondateurs du Comité du *mwaka*³⁹ étaient ses voisins, il ne fait aucun doute qu'ils ont profité de l'opportunité d'une telle situation. Dès 1985, un membre influent du parti, en la personne de Salim Ahmed Salim, alors ministre de la Sécurité, en fut « l'invité

³⁴ Notamment à Kojani au nord de Pemba. Sur son déroulement voir O. Racine-Issa : 2002.

³⁵ C'est le cas, par exemple, de Bi Farida qui dirige un groupe thérapeutique de *zikr* dans le quartier de Kisima Majongoo dans la ville de Zanzibar et qui, pour la première fois en 1994, a célébré un *mwaka* à l'intention des esprits qui lui sont familiers. Elle n'est pas la seule. La plupart des *waganga* de la ville affirment organiser des *mwaka*. Ils sont en général totalement hostiles au culte des *mizimu* (culte rural par définition) qu'ils considèrent avec beaucoup de mépris, les séparant à juste titre de la tradition musulmane urbaine à laquelle ils se rattachent. Sur ces groupes voir O. Racine-Issa, 1998.

³⁶ Zanzibar Official Gazette, Supplément du 22/8/25 : 309 ; W.H.Ingrams, 1924 : 9 ; J. Gray, 1954 : 11, 18.

³⁷ Rappelons qu'à la même époque le Tanganyika était en train d'accéder à l'indépendance.

³⁸ J.S. Trimmingham, 1964 : 89 note 2.

³⁹ Le comité du *mwaka* a été créé en 1983. Sur sa composition voir O. Racine, 1994 : 172-173.

d'honneur ». Depuis lors la fête est largement couverte par les media et le gouvernement, sans que cela soit tout à fait officiel, accorde aux fonctionnaires des jours de congés afin qu'ils puissent y participer. Dans presque tous les villages, on trouve affichées sur les murs du local du parti, des photos de l'hôte officiel se rendant au *mwaka* de Makunduchi.

Il semble donc que, par ses aspects traditionnels, le *mwaka* ait permis aux dirigeants de l'archipel de mettre en valeur un phénomène culturel local qui, ne faisant pas référence à l'islam, ne soulignait pas la différence entre chrétiens du continent et musulmans des îles. À une époque où le parti cherchait à construire ou à consolider un sentiment national, le *mwaka* était l'illustration que, malgré les divisions héritées de la colonisation, tous les Tanzaniens avaient un fond culturel commun.

Cette évolution politique du *mwaka*, consécutive à l'intégration de la communauté de Makunduchi à la nation tanzanienne, s'est poursuivie lorsque la Tanzanie a été touchée par l'économie de marché prônée par la banque mondiale. La fête s'en est trouvée à nouveau modifiée et, en dépit de leurs rivalités internes, les *wavyale* ne peuvent que le constater, comme Ali wa Ali quand il déclare, avec beaucoup de lucidité, que « le *mwaka* est vendu, on en fait une occasion de dépenses⁴⁰. »

4. Une marchandise.

La Tanzanie est l'un des pays les plus pauvres du monde⁴¹. Depuis le début des années quatre-vingt-dix, le pays a accepté d'appliquer les mesures prônées par les grandes instances financières internationales. L'État fonctionne presque uniquement avec des prêts du FMI et la Banque Mondiale. Dans ces conditions, les pays s'est vu imposer un nouveau régime politique et économique où le tourisme est présenté comme base de développement⁴².

⁴⁰ *Mwaka unachuzwa. Unatendwa gharama. Mwaka unachuzwa.* Ali wa Ali le 1/8/94.

⁴¹ Son revenu par habitant était estimé à 110 \$ par an en 1992, avec une espérance de vie de 51 ans. World Bank Atlas, 1994 : 18-19.

⁴² Ce qui n'a rien d'original. M.F. Lanfant, 1980 : 15. Sur une remise en question de l'idée de développement telle qu'elle est généralement conçue par les experts du nord et donc sur une remise en cause des solutions à y apporter voir M.F. Lanfant, 1980 : 17 ; M. Picard, 1992 : 117. Sur le tourisme comme néo-colonialisme voir L. Turner, 1976 : 145 ; J. Boutillier, 1978 : 65, 70 ; J. Copans, 1978 : 109 ; P. Farrere, 1980 : 19 ; M.F. Lanfant, 1980 : 18 ; P. Aisner, 1983 : 29, 56, 96,

Zanzibar a connu la même évolution vers une économie de marché et, de 1987 à 1993 l'investissement privé s'est réparti de la manière suivante⁴³ :

| Secteur | Nombre de projets | % | valeur en milliers de \$ US |
|------------------------|--------------------------|------------|------------------------------------|
| Hôtellerie | 111 | 54, 4 | 168 813 |
| Tours operator | 12 | 6, 3 | 5 074 |
| Transports (air + mer) | 23 | 11, 4 | 59 366 |
| Industrie | 26 | 13, 2 | 15 096 |
| Agriculture pêche | 16 | 8, 0 | 13 637 |
| Commerce | 12 | 6, 3 | 13 637 |
| Total | 204 | 100 | 275 623 |

Les secteurs directement liés au tourisme (hôtellerie, tours operator et transports) bénéficient donc de plus de 70% des investissements. 50% des investisseurs sont des Tanzaniens, dont la majorité est d'origine asiatique ou omanaise⁴⁴, et 30, 5 % des Européens⁴⁵. Entre 1985 et 1993 les touristes Européens ont représenté une moyenne annuelle des 41% des visiteurs étrangers⁴⁶.

Depuis 1991 le gouvernement de Zanzibar s'est entièrement engagé dans le développement de l'industrie touristique dans le but clairement affirmé de se procurer des

101-127, 138-139, 189, 233-237, 242-243 ; D. Nash, 1989 : 39 ; T. Nunez, 1989 : 267 ; J. Urry, 1990 : 64-65 ; M. Maurer, 1992 : 17 ; G. Cazes, 1992 : 52, 66, 112 ; M. Picard, 1992 : 47. Sur le rôle des bourgeoisies des pays d'accueil voir P. Aisner, 1983 : 246 ; D. Nash, 1989 : 39, 43-44 ; G. Cazes, 1992 : 90 ; M. Picard, 1992 : 67 et sur les liens entre tourisme et régime politique voir G. Cazes, 1992 : 112.

⁴³ R.B. Bentley : 1995, 31.

⁴⁴ ZIPA, vol. 2, 22. Cependant, étant donné que la loi oblige les investisseurs privés étrangers à s'associer avec un Zanzibari pour créer une société, cela signifie que ce chiffre de 50% est supérieur à la réalité.

⁴⁵ ZIPA, vol. 2, 22.

⁴⁶ R.B. Bentley 1995 : 14.

devises étrangères⁴⁷. Mais, entre les parcs nationaux du Kenya et de Tanzanie continentale, entre les plages des Seychelles ou de Maurice, il est difficile de s'imposer dans la compétition économique alors que la demande touristique est stationnaire. Comme beaucoup de pays, le gouvernement des îles a opté pour une forme de tourisme tropical tout à fait classique : un tourisme balnéaire agrémenté de tourisme culturel⁴⁸. Il a résolument choisi de jouer la carte de l'exotisme⁴⁹ en s'appuyant sur le merveilleux qu'évoque le nom de Zanzibar⁵⁰. Il s'agit, d'une part de fabriquer une image, d'élaborer un produit devant répondre aux attentes des pays émetteurs⁵¹ et, d'autre part, de présenter comme nécessaire et inéluctable pour le progrès de tous qu'une partie de la population accepte de devenir objet d'un certain regard. L'élaboration de cette culture touristique doit se faire avec l'appui des anciennes puissances coloniales ou celui des organisations internationales⁵². C'est ainsi que la restauration de la Vieille Ville (*Stone Town*) a été entreprise il y a plus d'une dizaine d'années sous les auspices de l'UNDP⁵³. En 1980, le gouvernement a lancé un appel de fonds pour restaurer le musée⁵⁴ et en 1991 un rapport a été rendu par le British Council (*The National Heritage of Zanzibar ; its Future*) proposant l'aménagement en musées les sept bâtiments les plus célèbres des îles. Les avantages

⁴⁷ R.B. Bentley, 1995 : 13 ; ZIPA, vol.1: 14, vol. 2 : 20.

⁴⁸ C'est ainsi que le définit M. Picard, 1992: 52, 146, 168, 196.

⁴⁹ L'exotisme consiste en un maquillage des difficultés que connaît le pays d'accueil. Dans les brochures distribuées en France il apparaît que la « richesse » est la principale caractéristique de Zanzibar (18 termes y font référence) suivie par son « histoire prestigieuse » (6) et son mystère (6) ce qui permet paradoxalement d'être « sans âge et sans histoire » (4). Les épices sont mentionnées (6) pour leur parfum et non comme activité économique lesquelles sont toutes « pittoresques » (9). Rien n'est dit du passé esclavagiste ou des difficultés actuelles. Sur les clichés de l'exotisme voir R. Barthes, 1957 : 165 ; S. Lallemand, 1978 ; M. Picard, 1992 : 26, 31, 50 ; M. Maurer, 1992 : 37 ; G. Cazes, 1992 : 84 ; J.M. Dewailly, 1993 : 151-153.

⁵⁰ « *The name of Zanzibar is like a magic trade mark, an image spread all over the world.* » C'est par cette phrase que débute le rapport de la société Piranha. A. Borokowsky, 1993 : 3, 9.

⁵¹ R. Barthes, 1957 : 165 ; P. Aisner, 1983 : 44, 79, 150, 152-153 ; M. Maurer, 1992 :37 ; Dewailly, 1993 : 133 ; E. Flament, 1993 : 133.

⁵² M.F. Lanfant, 1980 : 19 ; M. Picard, 1992 : 31, 117.

⁵³ E. Meffert : 1992.

⁵⁴ M.C. Horton, 1992 : 1.

d'une telle réhabilitation sont présentés ainsi :

« Premièrement de nouveaux musées attireront de nombreux visiteurs. Les touristes sont souvent attirés par le nom de « Zanzibar », et par son histoire romantique. Les musées peuvent exploiter cet intérêt tout en donnant une image équilibrée du passé. »⁵⁵

En 1995, R.B. Bentley terminait son rapport en recommandant aux autorités de l'île de rechercher, dans les domaines de l'archéologie et de la conservation du patrimoine, « l'assistance bilatérale de pays ayant joué un rôle dans son histoire », à savoir : « le Portugal, l'Oman et la Grande Bretagne⁵⁶. On s'aperçoit ainsi que, dans un pays où pendant les trente dernières années l'histoire n'a pas été enseignée, c'est en grande partie aux anciennes puissances coloniales que l'on demande de reconstruire et de diffuser une image du passé.

Alors que jusqu'à la fin des années quatre-vingts la culture n'avait fait l'objet d'aucune réflexion, d'aucune volonté politique, on assiste depuis peu à l'éclosion d'une conception capitaliste de la culture. Ayant acquis une valeur marchande, elle n'est plus qualifiée de tradition (*mila*) mais de patrimoine (*rasilimali*). Dans ce contexte, le sens d'une cérémonie n'est plus à chercher dans les préoccupations internes à la communauté qui la pratique, mais dans la place que cette communauté occupe dans l'économie internationale. À Zanzibar - et cela et encore une fois tout à fait banal - cette récupération se traduit par la folklorisation⁵⁷ du *mwaka* et du *shomoo*.

« La création du Festival de Zanzibar signifie faire coïncider les saisons touristiques et traditionnelles et créer une nouvelle tradition culturelle. Un nouveau point fixe dans le calendrier des activités touristiques de l'île, le concept du festival doit montrer qu'il s'agit d'une tradition

⁵⁵ « *Firstly new museums will generate considerable extra-visitors from overseas. The draw for tourists is often stated as the name of « Zanzibar », and its romantic history. The museums can exploit this interest while giving a balanced view of the past.* » M. Horton, 1992 : 2-3. Souligné par moi même.

⁵⁶ R.B. Bentley, 1995 : 58.

⁵⁷ C'est à dire que « certains éléments sont extraits de leur contexte originel pour être combinés en une imagerie à connotation ethnique destinée à la consommation. » M. Picard, 1992 : 192.

recréée dans les années 1990 avec un nouveau slogan et un caractère d'ouverture. »⁵⁸

Le premier festival a donc eut lieu du 21 au 28 juillet 1994. Les dates avaient été choisies de façon à englober le *mwaka* de Makunduchi qui se déroulait le 24 juillet. Des groupes folkloriques étrangers se produisirent dans l'après-midi en présence de l'hôte officiel. La deuxième édition de ce festival eut lieu en 1995, toujours avec le *mwaka* de Makunduchi comme point d'orgue. Aux activités commerciales de l'après-midi, fut ajouté un carnaval ainsi qu'une parodie du *shomoo*⁵⁹. Chaque fois, les touristes avaient été amenés par les agences touristiques régionales dont certaines avaient fait l'effort de publier des brochures d'information à l'intention de leurs clients. Peu soucieux de véracité ces documents n'hésitent pas à affirmer de grossières erreurs : le responsable du *mwaka* y est appelé *sheha*⁶⁰ ; les linges de coton rouge et blanc situés dans les *mizimu* de Kae Kuu sont des mousselines⁶¹ ; la durée traditionnelle des cérémonies serait de quatre jours⁶², etc.

⁵⁸ « *Creating the Zanzibar Festival means connecting the tourist and traditional seasons and creating a new cultural tradition. A new fixed point in the festival calendar of the island the festival concept should reflect that it is a tradition re-created in the 1990 with a motto and character of openness.* » A. Borkowsky, 1993 : 3-4. Une politique identique fut décidée à Bali à partir de 1979, M. Picard, 1992 : 185-186. Le festival, pour son organisation nécessite le savoir-faire d'experts issus des sociétés émettrices des touristes. A. Borkowsky ajoute donc page 45 : « *To make this possible, it is necessary to built an infrastructure, incorporating international experts with the know-how to manage an international festival situation on all the artistic, organisational and technical levels. These experts have to be based in Zanzibar for enough to make themselves obsolete.* »

⁵⁹ Dont j'avais parlé à la Conférence sur la culture de Zanzibar en décembre 1992 comme élément de compréhension du *mwaka* alors qu'à l'époque il était tombé en désuétude depuis une dizaine d'années. Ce qui a été mis en spectacle en 95 n'avait évidemment rien à voir avec la cérémonie pour demander la pluie.

⁶⁰ Chemah Brothers Tour, A Short guide ...Fazea Tours and Safaris. Cette charge était celle d'un fonctionnaire de l'administration du « roi » des habitants du sud, le *Mwinyi Mkuu* puis du sultan. Son rôle n'avait rien de religieux. Entretien avec Mzee Ali Mzee le 31/12/89 qui fut *sheha* de la partie sud de Makunduchi avant la révolution et qui tenait la charge de son père lequel la tenait de son grand-père. Sur cette fonction voir aussi Pakenham, 1947 : 3 ; J. Middleton, 1965 : 31 ; M.F. Lofchie, 1965 : 35 ; W.H. Ingrams, 1967 : 154 , et la contribution de F. Topan dans cet ouvrage.

⁶¹ Chemah Brothers Tour, A Short Guide...Il ne s'agit en réalité que de coton tout à fait ordinaire.

⁶² Chemah Brothers Tour, A Short Guide ...

Dans ces dépliants truffés de clichés exotiques, les habitants de Makunduchi apparaissent comme les figurants d'un spectacle chatoyant :

« Habillées de leur mieux, les villageoises tournent autour du champ durant les combats. Des chants d'amour, sur la vie du village et des plaisanteries sont adressés principalement aux hommes. Chantés dans le dialecte swahili de Makunduchi, le Kikae, ils accentuent la profondeur dramatique⁶³. (...) Un habitant de la région, dont on pense qu'il a des pouvoirs magiques pénètre alors et l'on met le feu à la hutte⁶⁴. (...) Une grande fête attend tous les villageois après les combats qui se regroupent pour un banquet en plein air. Les étrangers sont les bienvenus, car ont dit que le villageois qui n'a pas d'hôte est malchanceux⁶⁵. (...) Le soir, chacun, habillé de la façon la plus colorée possible, se dirige vers l'aire de Koba. »⁶⁶

Ces descriptions sont des falsifications. Le jour du *mwaka*, les participants sont couverts de poussière et dégoulinent de sueur et, pour ces raisons, ils ne portent que des vieux vêtements qu'ils changent ensuite. Si ce jour là le repas est copieux, il est loin d'être pantagruélique et n'a certainement pas lieu en plein air car, en règle générale, les habitants de Zanzibar répugnent à manger à la vue de tous. En fait ces descriptions traduisent surtout la volonté de leur auteur de se démarquer, de se distinguer, de se placer du côté des spectateurs, de s'identifier aux touristes, c'est-à-dire aux riches et puissants consommateurs du Nord. Ce n'est d'ailleurs pas n'importe quel aspect de la culture des îles qui est ainsi mis en spectacle. Les autorités urbaines ne proposent pas d'ouvrir les mosquées de la ville, de se mettre elles-mêmes en scène. Au contraire, leurs habitudes sont déclarées inintéressantes. Ici, comme ailleurs, l'exotique c'est l'autre, en l'occurrence

⁶³ « *Dressed in their finest, village women move around the field singing during the fight. Songs of love, village life and jocking, are mainly directed at the men.. Sung in the Swahili dialect of Makunduchi, the Kikae, they add to height the drama.* » Fazea Tours and Safaris. Souligné par moi-même.

⁶⁴ « *A local resident, believed to have some magical powers, then goes inside and the hut is set afire.* » Fazea Tours and Safaris ; Chemah Brothers Tour.

⁶⁵ « *A great feast await all the villagers after the fight, joining together in a banquet held in the open. Strangers are welcome, for it is said if a villager does not have a guest he is unhappy.* » Fazea Tours and Safaris.

⁶⁶ « *In the evening, everyone dressed as flamboyantly as possible, floks to the Koba ground.* » Fazea Tours and Safaris ; Chemah Brothers Tour.

le rural.

En réalité il semblerait que ce soit toujours la tradition (*mila*) qui soit la première touchée par cette mise en tourisme⁶⁷. Il faut également souligner que, compte tenu de la concurrence d'autres pays musulmans disposant de grandes richesses architecturales et de la connotation négative de l'islam actuellement en Occident, Zanzibar a tout intérêt à mettre en avant l'aspect africain de sa culture. Aujourd'hui, les citoyens veulent sauvegarder les traditions dont ils se gaussaient il y a encore quelques années :

« Fondamentalement, le but principal de ces festivités est de protéger, de glorifier et de faire vivre la tradition et la culture de cette nation en tant que patrimoine principal de ce pays. »⁶⁸

Mais cette soudaine volonté de mise en valeur ne l'est que dans le sens propre du terme car :

« Les cérémonies du *mwaka kogwa* restent un bon exemple qu'il convient de préserver et de perpétuer pour le bénéfice de la culture de Zanzibar et aussi pour les bénéfices économiques. Ces fêtes attirent beaucoup de touristes... »⁶⁹

Il s'agit donc bien de la fabrication d'un produit qui n'est devenue possible que parce que la bourgeoisie locale partage les valeurs occidentales et qu'elle veut les faire admettre par tous⁷⁰. Dans la brochure destinée aux investisseurs étrangers, l'un des rôles attribués à la Commission du tourisme (ZTC) est « d'éduquer le public sur l'importance du tourisme pour l'économie nationale⁷¹. » Afin d'inculquer cette culture touristique à tous les jeunes insulaires, celle-ci sera diffusée à travers les institutions dont « les musées qui peuvent être une formidable source éducative » ; tandis que « l'intérêt croissant pour l'Histoire,

⁶⁷ M. Picard, 1992 : 170, 213.

⁶⁸ « *Kimsingi, lengo kuu la halfa hii ni kuhifadhi, kutukuza na kuendelea mila na utamaduni wa taifa hili kama rasilimali moja wapo kuu ya nchi.* » Nuru, 1-115/7/94.

⁶⁹ « *Sherehe za mwaka kogwa zinabaki kuwa kielezo kizuri kinachofaa kutunzwa na kuendelezwa kwa faida ya utamaduni wa Zanzibar na pia kwa faida ya uchumi. Sherehe hizo zinavutia watalii wengi...* » Uhuru, 30/7/94. Voir aussi Nuru 1-15/8/94.

⁷⁰ A ce sujet voir P. Aisner, 1983 : 246 ; G. Cazes, 1992 : 90 ; M. Picard, 1992 : 192.

⁷¹ ZIPA, vol. 1 : 14.

l'environnement et la culture des îles devra être intégré aux programmes scolaires, comme faisant partie intégrale de l'éducation de base de chaque Zanzibari⁷². » Pour reprendre les termes de M. Picard à propos de Bali :

« Davantage que la simple transcription stylisée d'une réalité préexistante, l'image touristique (...) est le produit d'une construction - On pourrait (...) dire qu'elle résulte d'une connivence objective entre le gouvernement (...), l'anthropologie culturelle et l'appareil de promotion touristique⁷³. »

Conclusion

Dans sa forme actuelle, le *mwaka* de Makunduchi apparaît donc comme une superposition de rituels répondant aux préoccupations des différents ensembles au sein desquels la communauté eut à se définir tout au long de son histoire. Au siècle dernier, alors que le pays était sous l'administration du souverain local, le *mwaka* était un élément du culte des ancêtres et, à ce titre, comportait des rituels de fécondité. Les femmes y jouaient un rôle important. À la fin du XIX^{ème} siècle, le pays passa sous l'administration directe du sultan et, en 1933, la route reliant Kae à la ville de Zanzibar fut ouverte ; les habitants du sud furent alors confrontés à un islam urbain plus normatif. Les hommes commencèrent à jouer un rôle plus important dans cette célébration qui perdit petit à petit ses références aux ancêtres alors que des aspects musulmans y étaient intégrés⁷⁴. Cependant au début de l'époque coloniale, le *mwaka* était encore considéré avec appréhension sinon hostilité par les autorités car il était l'occasion d'affrontements de classes. Dans les années qui suivirent l'indépendance, l'archipel connut une période de

⁷² « ... museums can be an important educational resource. Growing interest in the history, environment and culture of the islands should be incorporated into the school curriculum, as a part of the basic education of every Zanzibari... » M. Horton, 1992 : 3.

⁷³ M. Picard, 1992 : 31.

⁷⁴ Par exemple le lavage des ardoises des écoliers mentionné par J. Gray en 1954, ne s'observe plus de nos jours mais on le remet en scène pour la télévision. De même la visite au *mzimu* de Misikiti Kichaka, qui n'a jamais été mentionnées dans aucun écrit, passe pour être très importante sans que personne ne soit capable d'établir sa relation avec les cérémonies de Majipeponi ou de Kae Kuu.

repli sur lui-même. Après la création du parti unique⁷⁵ et dans le cadre de l'élaboration de la jeune nation, le *mwaka* fut l'occasion, pour les autorités politiques, d'illustrer l'aspect africain de la culture du Tanzanien des îles. Les plus éminentes personnalités du parti vinrent y participer, les *wavyale*, héritiers de la tradition lignagière (*jad*), furent supplantés par les notables qui, avec l'aide du gouvernement local, réussirent à donner à cette manifestation un prestige au moins équivalent à celui des fêtes islamiques. Depuis l'effondrement du bloc communiste, la Tanzanie dans son ensemble a été intégrée à l'économie de marché ; dans les régions démunies de grandes richesses minières comme l'est Zanzibar, la nature, la culture et le peuple sont réduits à l'état de marchandises. Par sa « mise en tourisme »⁷⁶, le *mwaka* a été transformé en folklore. Les habitants de Makunduchi en tireront-ils de quoi survivre ? Par leur propre désenchantement⁷⁷ parviendront-ils à enchanter les touristes ?

Références

Études

AISNER, P., PLÜSS, C., 1983, *La Ruée vers le Soleil. Le Tourisme à Destination du Tiers-Monde*, Paris, L'Harmattan.

BARTHES, R., 1957, *Mythologies*, Paris, Seuil.

BEIDELMAN, Thomas O., 1963, « Kaguru Time Reckoning : an Aspect of the Cosmology of an East African People », *Southern Journal of Anthropology*, vol. 19/1, pp. 9-20.

BEIDELMAN, T.O., 1966, « Utani : Some Kaguru Notions of Death, Sexuality and Affinity », *Southwestern Journal of Anthropology*, vol. 22/ 4 : 354-380.

BENTLEY, R.B. ; VON GUNTEN, P., 1995, *Zanzibar Tourism Investment Study*, International Finance Corporation Funded by the Swiss Government Technical Assistance Trust Fund Programm.

⁷⁵ Le 5 février 1977, le TANU (Tanganyika African National Union), qui dirigeait le Tanganyika depuis l'indépendance et l'ASP (Afro-Shirazi Party) qui s'était emparé du pouvoir à Zanzibar lors de la révolution de 1964, fusionnèrent pour former le CCM (Chama cha Mapinduzi), autrement dit « le Parti de la Révolution ».

⁷⁶ L'expression est de M. Picard, 1992.

⁷⁷ Le désenchantement du monde est une expression de Max Weber reprise par M. Picard, 1992 : 170.

- BORKOWSKY, A. ; QUINCKARDT, M. ; EDMONDS L., 1993, *The Zanzibar Festival. A Focus for Zanzibar 2000. For the Ministry of Information, Culture and Youth Zanzibar*, Berlin, Piranha Consulting.
- BOURDIEU, P., 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris Genève, Droz.
- BOUTILLIER, J.L. ; COPANS, J. ; LALLEMAND S., 1978, *Le Tourisme en Afrique de l'Ouest. Panacée ou nouvelle Traite ?*, Paris, Maspéro.
- BRAIN, J., 1973, « Ancestors as Elders in Africa. Further Thoughts », *Africa* 43 : 122-133.
- CAPLAN, P., 1975, *Choice and Constraint in a Swahili Community : Property, Hierarchy and Cognatic Descent on the East African Coast*, Londres, New-York, Nairobi, International African Institute, Oxford University Press.
- CAPLAN, P., 1982, « Gender, Ideology and Modes of Production on the Coast of East Africa », in *From Zinj to Zanzibar. In Honour of James Kirkman*, Paideuma 28.
- CAZES, G., 1989-1992, *Les nouvelles Colonies de Vacances ? T1 : Le Tourisme international à la Conquête du Tiers-Monde ; T2 : Tourisme et Tiers-Monde. Un Bilan controversé*, Paris, L'Harmattan.
- COPANS, J., 1978, « Idéologies et Idéologues du Tourisme au Sénégal. Fabrication et Contenus d'une Image de Marque », in J.L. Boutillier : 1978.
- CROZON A., 1992, *Zanzibar en Tanzanie. Essai d'Histoire politique*, Thèse Université de Pau et des pays de l'Adour.
- DE VERE ALLEN, J., 1982, « The Shirazi Problem in East African Coastal History » in *From Zinj to Zanzibar. in Honour of James Kirkman*, Paideuma n° 28.
- DEWAILLY, J.M. ; FLAMENT, E., 1993, *Géographie du Tourisme et des Loisirs*, Paris SEDES.
- EL-ZEIN, A.H.M., 1974, *The Sacred Meadows : a Structural Analysis of Religious Symbolism in an East African Town*, Northwestern University Press.
- EVANS-PRITCHARD, E.E., 1971, « Quelques expressions collectives de l'obscénité en Afrique » (1929), repris dans *La femme dans les sociétés primitives et autres essais d'anthropologie sociale*, traduit de l'anglais par A. et C. Rivière, Paris, PUF, p. 68-92.
- FARRERE, P., Août 1980, « Les ambiguïtés du tourisme culturel à Bali », *Le Monde Diplomatique*.
- GERMAIN, A., 1868, « Note sur Zanzibar et la Côte orientale d'Afrique », *Bulletin de la*

- Société de Géographie*, 16.
- GODELIER, M., 1982, *La production des Grands Hommes*, Paris, Fayard.
- GRAY, J., 1954, « Nairuzi or Siku ya Mwaka », *Tanzania Notes and Records*, 38:1-23.
- GRAY, J., 1954, « Notes : Nairuzi. Some Additional Notes », *Tanzania Notes and Records* 41:68-72.
- HORTON, M.C., 1992, « Museum Development and the National Heritage of Zanzibar », Communication présentée à la première Conférence internationale sur la Culture et l'Histoire de Zanzibar.
- INGRAMS, W.H., 1924, « The Dialects of Zanzibar Sultanate », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, III : 533-550.
- INGRAMS, W.H., 1967, *Zanzibar : its History and its People*, Londres, Frank Cass Ltd.
- LALLEMAND, S., 1978, « L'image de l'Afrique à travers la Publicité touristique », in J.L. Boutillier, J. Copans, S. Lallemand (eds). *Le tourisme en Afrique de l'Ouest. Panacée ou nouvelle traite ?* Paris, Maspéro.
- LANFANT, M.F., Août 1980, « Le Tourisme dans le Tiers-Monde. Exotisme de la Misère et Mirages du Développement », *Le Monde Diplomatique*.
- LOFCHIE, M.L., 1965, *Zanzibar : Background to Revolution*, Nairobi, Princeton, Oxford University Press.
- LYNE, R.N., *Zanzibar in Contemporary Times*, Londres, Darf Publishers Ltd. (1^{ère} éd. 1905).
- MAURER, M., 1992, *Tourisme, Prostitution, SIDA*, Paris, L'Harmattan.
- MARTIN, D.C., 1988, *Tanzanie. L'invention d'une Culture politique*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Karthala.
- MASSE H., 1938, *Croyances et Coutumes persanes*, 2 vol. Paris.
- MEFFERT, E., 1992, *Will Zanzibar Stone Town survive ?* Communication présentée à la première Conférence internationale sur l'Histoire et la Culture de Zanzibar.
- MIDDELTON, J. ; CAMPBELL, J., 1965, *Zanzibar: its Society and its Politics*, Oxford, Oxford University Press.
- NASH, D., 1989, « Tourism as a Form of Imperialism », in V.L. Smith (ed.) *Hosts and Guests. The Anthropology of Tourism*, Philadelphie.
- NIMTZ, A.H., 1980, *Islam and its politics in East Africa. The Sufi Order in Tanzania*, University Press of Minnesota.
- NUNEZ, T., 1989, « Toward a Theory of Tourism », in V.L. Smith, *Hosts and Guests. The Anthropology of Tourism*, Philadelphie.

- PAKENHAM, R.H.W., 1947, *Land tenure among the Wahadimu at Chwaka, Zanzibar Island*, Zanzibar Protectorate p.3.
- PICARD M., 1992, *Bali. Tourisme culturel et Culture touristique*, Paris, L'Harmattan.
- POUWELS, R.L., 1992, *Horn and Crescent : Cultural Change and Traditional Islam on the East African Coast 800-1900*, African Studies Series 53, Cambridge University Press.
- PRINS, A.J.H., 1961, *The Swahili-speaking People of Zanzibar and the East African Coast*, Londres, International Institute.
- RACINE, O., 1992, « A Purification Ritual: *the shomoo* », Communication présentée à la première Conférence sur le Culture et sur l'Histoire de Zanzibar.
- RACINE O., 1994, « The *Mwaka* of Makunduchi, Zanzibar », in D. Parkin (Ed.) *Continuity and Autonomy in Swahili Communities. Inland Influences and Strategies of Self Determination*, Vienne, p.167-177.
- RACINE-ISSA O., 1998, « La Chaise et le Croissant », in C. Le Cour Grandmaison & A. Crozon *Zanzibar aujourd'hui*, Paris, Karthala IFRA, p. 341-359
- RACINE-ISSA, O., 2001, « Le *Mwaka* de Kojani, Pemba », in *General Linguistics*, vol. 38, nos 1-4, p. 1999 - 229.
- RACINE-ISSA, O., 2002, « Légendes du Pays de Kae, Zanzibar », in F. Le Guennec-Coppens et S. Mery, Afrique-Arabie, *D'une rive à l'autre en Mer Érythrée*, Journal des Africanistes, Tome 72/ 2, p. 153-175.
- ROJEK, C., 1995, *Decentring Leisure, Rethinking Leisure Theory*, Londres.
- SMITH, V.L., (Ed.), 1989, *Host and Guests. The Anthropology of Tourism*, Second Edition, Philadelphie.
- SWANTZ, M., 1970, *Ritual and Symbol in Transitional Zaramo Society with Special Reference to Women*, Lund.
- TRIMINGHAM, J.S., 1964, *Islam in East Africa*, Oxford.
- TURNER, L. ; ASH J., 1975, *The Golden Hordes : International Tourism and the Pleasure Periphery*, Londres.
- URRY, J., 1990, *The Tourist Gaze. Leisure and Travel in Contemporary Societies*, Londres, Sage, 176 p.
- WILSON, S.G., 1896, *Persian Life and Customs*, Édimbourg et Londres.
- WORLD BANK ATLAS, 1994, Washington DC, 1994.
- ZANZIBAR OFFICIAL GAZETTE, Supplément du 22/8/1925.
- ZIPA (Zanzibar Investment Promotion Agency), (non daté), *Zanzibar The Magic Islands*, vol.

1 *Zanzibar*, 14 p. ; vol. 2 *Zanzibar Open Doors to Investments Opportunities in Zanzibar*, 30 p.

Brochures touristiques

A Zanzibar

CHEMAH BROTHERS TOUR, 1994, *A short guide to the Mwaka Kogwa festival in Makunduchi Zanzibar, 24 July*. Organizer of a day tour to the festival, Chemah Brothers Tour, Zanzibar.

FAZEA TOURS & SAFARIS., 1994, *Day trip to the festival of Mwaka Kogwa, July 24, 1994, Makunduchi, Zanzibar*.

En France

AFRICATOURS, 1994-1995, *Afrique. Océan Indien*, p.57.

AFRICAN SAFARI CLUB, Oct.94-Mai 95, *Soleil, Soleil*, Cahier des prix, p.16-17.

CONGREGATION DU SAINT ESPRIT, Novembre-décembre 1993, « Reportage sur la Tanzanie », *Pentecôte sur le Monde* n° 754.

MVM ET GROUPE QUARTZ, 1994/1995, *Afrique et Proche Orient*, p.18-19.

NOUVELLES FRONTIERES, 1994, *Les destinations Passion*, p. 183-187.

REV'VACANCES, Hiver 94-95, *Afrique Océan Indien. La Mémoire de vos Rêves*, p.93.

STARLINE AVEC AFRICAN SAFARI CLUB, Oct.94 à mai 95, *Croisières et Safaris*, Cahier de prix, p.8

TRANSTRAVEL, Hiver 1994- printemps 1995, *Transsafari*, p.52-53.- Saison 1994-1995, *Out of Africa*, p. 21.

VOYAGEURS EN AFRIQUE, 1994/ 95, *Afrique du Sud, Éthiopie, Kenya, Madagascar, Mali, Mauritanie, Namibie, Sénégal*, p. 15-18.

Audiovisuel

ALI KICHIMBE, enregistrement EACROTANAL, Zanzibar, entretien avec Ali Mapanga le 31/7/81.

TELEVISION DE ZANZIBAR, 1992, *Sherehe za mwaka kogwa*, film.